



COLLECTION
GROS PLAN SUR DES OBJETS
D'EXCEPTION PAGES 34 ET 35

JEAN NOUVEL
L'ARCHITECTE EXPLIQUE
LE NOUVEL ÉCRIN QU'IL A CONÇU
PAGE 36



Musée du quai Branly-Jacques Chirac

La donation prodigieuse

L'institution inaugure en ses murs un espace entièrement dédié aux trésors qui lui ont été remis par le philanthrope Marc Ladreit de Lacharrière.



MUSÉE DU QUAI BRANLY - JACQUES CHIRAC PHOTO CLAUDE GERMAN - JEAN-CHRISTOPHE MARMARA LE FIGARO - THEAULT CHARPOT

Pour l'amour de l'Art et de l'Autre

MUSÉE Soutien de Jacques Chirac et familial du dialogue des cultures, le créateur du groupe Fimalac avait médité de longue date cette donation pour laquelle Jean Nouvel a aménagé un espace dédié.

Il y a trois ans, Marc Ladreit de Lacharrière confiait 36 œuvres d'art africaines et océaniques d'une valeur de 52 millions d'euros aux soins du Musée du quai Branly-Jacques Chirac. Soit la plus importante donation privée dans ce domaine depuis l'après-guerre. Soit encore l'équivalent de quarante ans du budget dévolu aux acquisitions par l'institution.

Ce geste philanthropique exceptionnel (conclu sans aucun avantage fiscal en retour), l'ancien banquier passé par L'Oréal, créateur du groupe financier Fimalac et actuellement vingt-quatrième fortune française, l'avait médité depuis longtemps.

Collectionneur dans l'âme, curieux de nature, il avait notamment cultivé des relations avec quelques connaisseurs parmi les plus éclairés dans le domaine des arts dits non occidentaux. Un monde aussi vaste que spécialisé. Ainsi le voyageur Jacques Kerchache, les galeristes Hélène Leloup et Alain de Monbrison, la

responsable de l'unité patrimoniale Afrique au musée, Hélène Joubert, ou encore feu l'immense collectionneur suisse Jean Paul Barbier-Mueller.

Cela explique la rapidité et l'autorité de ses interventions en rafales sur le marché de l'art, dans les mois où se préparait puis s'ouvrait le grand musée voulu par son ami Jacques Chirac, cinquième président de la V^e République. Cela explique aussi le présent ensemble : des statuettes, masques, objets de rituels et d'apparat toujours d'une qualité rare et d'un pedigree prestigieux. La donation est complétée ensuite par la dation de deux œuvres.

Un goût très raffiné

Le public avait déjà pu découvrir la plupart de ces pièces sur place au printemps 2016 au sein d'une collection encore plus riche, présentée temporairement à l'occasion du dixième anniversaire du lieu. Cette exposition, baptisée « Éclectique », mettait en évidence un goût très

C'est un engagement fort pour la promotion des savoirs et la valorisation des traditions artistiques extra-européennes

EMMANUEL KASARIHEROU,
PRÉSIDENT DU MUSÉE

raffiné et très libre. Elle évoquait la manière dont Marc Ladreit de Lacharrière avait harmonisé chez lui, dans son bureau ou son salon, des exemples insignes d'art occidental, antiques ou modernes (idole cycladique, statue d'Héraclès enfant, portrait du Fayoum, bronzes de Picasso, de Lipchitz, peintures de Chagall, de Hartung, feuilles de Sonia Delaunay, de Poliakov, de Hantaï), avec une pileuse de mil dogon, un gardien fang, un masque dan, une maternité sénoufo... Ici un cimier civara-bamana irradiait à proximité d'une huile de Nicolas de Staël. Là un Soulages s'accordait au noir et blanc d'un bouclier papou.

Désormais, la plus spacieuse des mezzanines du musée abrite une galerie portant son nom. La scénographie de cet espace a été repensée spécialement par Jean Nouvel, architecte du bâtiment. La donation ne portant sur aucune œuvre moderne ou contemporaine, on ne retrouvera que de temps à autre ce genre de dialogue entre arts occidentaux et arts lointains. Ce qui

est valorisé ici, de manière pérenne, est la délectation pour elle-même des 36 chefs-d'œuvre donnés à l'État. Espace, lumière, vitrines, mobilier, matériaux : tout a été pensé pour célébrer la plastique, faire vibrer les formes et les patines, faire chanter leur fascinante beauté.

Une moitié de la mezzanine accueille des approfondissements scientifiques, à travers une série d'expositions temporaires ouvrant des perspectives d'études pour la communauté des chercheurs. Marc Ladreit de Lacharrière a assorti sa donation d'un financement pendant cinq ans à hauteur de 200 000 euros annuels pour les travaux ayant pour but une meilleure connaissance des œuvres comme des artistes qui les ont créées. « C'est un engagement fort pour la promotion des savoirs et la valorisation des traditions artistiques extra-européennes, en parfaite cohérence avec la mission scientifique et culturelle du musée », se félicite Emmanuel Kasariherou, président du musée. ■

E.B.-R.

Un apport m aux trésors de l'institutio

COLLECTION

Cet ensemble de pièces rares et de grande qualité s'impose également comme une contribution importante à l'histoire du goût moderne.

ly-Jacques Chirac, est désormais l'écrin définitif des œuvres, principalement d'art africain, mais également océanien, données par le philanthrope.

Entrons. Ici moins de pièces, mais toutes de très haute qualité, et un peu plus de lumière pour un plus grand confort de visite et une attention aux détails plus stimulée.

Ici deux vitrines traditionnelles présentant d'un côté un ensemble de statues, de l'autre des figurines ou des objets particuliers, telle cette épingle à cheveux mangbetu, merveille de finesse en ivoire, ou cet olifant du même matériau dont l'embout est sculpté de deux crocodiles en demi-relief.

Et, partout ailleurs, disposées élégamment sur leur socle de hauteur et de teinte appropriée, des vitrines dites « auras » autour desquelles on peut tourner (lire page 36). Elles épousent chaque forme de l'objet particulier qu'elles contiennent comme par magie. La variété, la créativité plastique des civilisations de notre monde, ainsi magnifiées, ne cessent en conséquence d'étonner - d'éblouir - tout au long de ce parcours libre.

Celui-ci ne souffre d'aucun entassement ni ne génère une quelconque monotonie. Ici une salle tout en boiserie sombre évoquant une bibliothèque, où l'on peut s'asseoir à loisir dans

Belle comme une madone

Cette jeune femme assise sur un tabouret, qui allaite deux bébés tandis qu'elle porte sur sa tête, bras tendus, sa jatte d'abondance, est née avant 1952 dans le nord de la Côte d'Ivoire, chez les Sénoufos. On ne sait qui l'a sculptée dans son unique pièce de bois incrustée de fins éléments de métal. Son hiératisme, ses scarifications, ses boucles d'oreilles et le fait qu'elle conserve encore dans sa patine noire les traces d'un enduit au beurre de karité, argile blanche et ocre rouge, l'ont, en Occident, d'abord fait aimer du grand collectionneur suisse Josef Mueller. ■

« C'ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE

ette collection, je m'en suis toujours senti le simple dépositaire, pensant qu'elle devait être partagée par le plus grand nombre. » Une simple photo et cette phrase inscrite sur une cloison ébène accueille le public du nouvel espace Marc Ladreit de Lacharrière. Ainsi, la mezzanine ouest, la principale des trois qui surplombent le plateau des collections permanentes au Musée du quai Bran-

Géométrie fertile

Quel bel exemple de stylisation géométrique que cette pièce propre à la statuature de la région de l'Oubangui (aujourd'hui frontière entre la République centrafricaine et la République démocratique du Congo)!

Ce monument de bois à patine brillante, de style gbayas, duquel perce un regard de nacre, possède un jumeau. Lui est conservé au Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Et quelques frères et sœurs existent dans les collections allemandes, dont les musées de Berlin et de Francfort. Les représentations masculines gbayas sont les plus nombreuses. Parfois le sculpteur a créé des couples, voire des triades. Toutes ces sculptures servaient probablement lors de rituels de fertilité. Ces esprits étaient également intercesseurs, protégeant le village, ses habitants et leurs cultures. Mais au besoin les Gbayas savaient recourir à leurs couteaux de jet à lames multiples, une arme qui a rendu leurs forgerons encore plus célèbres que leurs sculpteurs. On a pu le constater dernièrement en visitant « Frapper le fer, l'art des forgerons africains » au Musée du quai Branly-Jacques Chirac. ■

Tabouret de chef des îles australes

En 1789, le maître d'équipage du *Bounty* passe par l'archipel des Australes (partie la plus méridionale de ce qui est aujourd'hui la Polynésie française) alors que les mutins cherchent une île où se réfugier. Dans son journal, il décrit le mobilier des maisons locales. Des nattes, des paniers, de jolis récipients et des « tabourets pour battre le pudding avec un pilon ». Le pudding en question s'est avéré être plutôt du tubercule

de taro en pâte destiné à la cuisson. Et le tabouret, taillé par un virtuose dans la seule pièce d'un arbre, et ensuite soigneusement poli, a sans doute été à l'origine celui d'un cacique. Ce type de meuble mentionné également à Tahiti compte parmi les plus aboutis et les plus complexes de l'aire polynésienne. Plus le siège élégamment incurvé était large, plus le personnage était important. ■

Princesse bassa

Cette rare statuette couverte de scarifications évoque les rites d'initiation bassas (Liberia) qui font passer la fillette au statut d'adulte. Sa coiffure est faite de vraies tresses en fibres végétales. On remarque aussi aux oreilles des boucles de perles blanches et aux jambes, des anneaux en laiton ainsi que des « chaussettes » peintes au kaolin, symbole de pureté. Surtout, ceignant les hanches, un fil de perles de verre rouge porte, au niveau du pubis, des penditifs également blanchis au kaolin. Tout porte à croire que cette parure renvoie à la redoutable épreuve de la clitoridectomie, mutilation génitale censée garantir chez les femmes bassas la fertilité et un comportement sexuel et moral conforme. ■



ajeur

on

d'épais fauteuils afin de se délecter de seulement deux pièces. Là une audace et une pointe d'humour lorsqu'on découvre, sur une sorte de plongeur transparent, considérant les 3500 œuvres exposées plus bas sur les 5300 m² de vitrines cubiques, de niches et d'allées, une statue masculine gbaya (Oubangui d'Afrique centrale). Elle semble méditer sur ce que nous disent tant de richesses. Imitons-la.

Mais avant, écoutons Yves Le Fur, le savant et sensible directeur du patrimoine et des collections depuis la création du Quai Branly : « Les 36 œuvres de la donation intéressent au plus haut point l'histoire des arts non occidentaux. S'y trouvent notamment des sculptures provenant de régions jusqu'alors très peu représentées entre ces murs. » Et d'inviter à s'approcher de telle pièce gbaya du nord de la rivière Oubangui (République centrafricaine) ou d'un porte-fleches, insigne de prestige et de pouvoir, attribué au « Maître Warua » actif entre la fin du XVIII^e et le XIX^e siècle (République démocratique du Congo).

« La collection intéresse aussi l'histoire et la réception de ces arts par la succession de leurs collectionneurs prestigieux », ajoute-t-il. Et de désigner, par exemple, un masque dan, jadis propriété du marchand d'art

historique Paul Guillaume. Certaines autres œuvres ont appartenu à des artistes ou à des collectionneurs, tous pionniers dans l'histoire du goût pour les arts africains et océaniques.

L'espace que le mécène a voulu se caractérise enfin comme un lieu de connaissance autant que de délectation. Car, si l'on souhaite mieux se pénétrer de la beauté des œuvres, il est aisé d'en savoir plus en consultant les cartes et les informations de contexte accessibles via des QR Codes qui renvoient vers des ressources documentaires développées. Des textes y expliquent l'usage de tel masque ou de tel instrument, informant de sa provenance lorsque celle-ci est connue, de même que son parcours historique. La parole est par ailleurs donnée à des personnes de la diaspora ou non, concernées ou spécialistes. Dans ces entretiens, ils réagissent aux œuvres avec leur propre sensibilité.

Plus loin, l'aile sud de la mezzanine est dédiée à des expositions temporaires. On y admirera bientôt, conçue par la Fondation Dapper, qui s'est donné pour mission de mieux faire connaître les arts africains ainsi que ceux des diasporas, quelques créations du plasticien camerounais Barthélémy Togo. Elles seront présentées en résonance avec des pièces d'art africain ancien. ■



Chef de bibliothèque

Le célèbre marchand d'art Paul Guillaume, dont, à Paris, le Musée de l'Orangerie conserve la collection d'art moderne, a possédé ce masque rituel dan (Côte d'Ivoire). Il figurait même dans son salon au-dessus des livres de la bibliothèque de son hôtel particulier du 20, avenue de Messine, à proximité de toiles de Derain, Soutine et Modigliani... C'est dire la considération que lui portait ce grand promoteur des arts africains. Les yeux de ce visage réaliste ont été anciennement élargis pour s'adapter à un nouveau porteur. Sur les joues, des scarifications obliques peuvent passer pour des rides, rares représentations de l'âge. Le nez fin est busqué; la bouche ouverte, bien dessinée. La seule oreille, celle de gauche, est originale. Acquis par un artiste à la vente après décès de la collection africaine de Paul Guillaume, la pièce avait été déposée et négligée dans un grenier de 1934 à 1965, après avoir pourtant été montrée au Musée des arts décoratifs en 1923, à Londres en 1933 ainsi qu'au MoMA de New York en 1935. ■

Icône des arts africains

Hiératisme de l'expression et de la position assise... Le corps ? Noir et brillant. De puissantes cuisses, des mollets renflés, un abdomen en « tonneau » avec un nombril cylindrique. Les bras sont ramenés devant le plexus, avec des mains qui soutiennent une coupe. Le visage ? Un front bombé surmontant un regard en grains de café et une moue boudeuse. Il est bordé de petites oreilles proéminentes et orné d'une coiffure à crête centrale laquelle, au revers, protège la nuque comme un casque... Cette statue, gardienne de reliquaire, du pur style fang betsi/meké du Gabon, a particulièrement influencé les « arts nègres » des années 1920. Elle faisait partie de la collection Georges de Miré (1890-1965), dispersée en 1931. Un ensemble qui comporta, outre cette figurine, plusieurs autres pièces devenues iconiques des arts africains au moment de leur présentation au sein de grandes expositions internationales. À l'époque de la vente, Georges-Henri Rivière, alors sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, regrettait que son musée « ne soit pas encore assez riche pour s'offrir en bloc cette magnifique collection (alliant) dans le domaine de l'art primitif, autant de beauté digne de tant de science ».



L'invocateur de pluie

« Pour sûr tu es un grand dieu / (...) Tu fais peur tu émerveilles ». Dans ce poème qu'il composa en 1948, André Breton s'adresse à une de ces statues très expressives et polychromes appelées « uli » et qui proviennent de Nouvelle-Irlande. Cette tête couverte d'une patine coqueuse et fendillée noire vient également de là-bas. Précisément des îles Tabar de l'archipel Bismarck. Traditionnellement, elle était celle d'un mannequin fait de fibres végétales. Ce personnage apparaissait, avec sa coiffure en crête, ses yeux très enfoncés, son nez massif, sa bouche ouverte et ses larges dents teintes en noir, lors du « marada », une cérémonie magique d'appel à la pluie. Les ethnologues spécialistes de la Nouvelle-Irlande ont encore établi que, jadis, lors du rituel, cet être se trouvait environné

de chants et associé à des crânes humains ainsi qu'à des éléments liés à l'humidité, comme la coquille de bœuf, de l'eau ou des plantes aux feuilles épaisses et grasses. Il ne subsisterait dans le monde guère plus d'une quinzaine de ces pièces, abusivement donc qualifiées de masques. Certaines sont agrémentées d'une tête de cochon sculptée, qui est comme tenue dans la bouche, d'autres d'un anneau dans le nez. Celle-ci a été collectée par un marchand d'art qui fut grand explorateur, Pierre Langlois. C'était lors d'une de ses expéditions en Océanie, en 1970. ■



MUSÉOGRAPHIE

L'architecte star, qui a conçu l'ensemble du Quai Branly, a également piloté la transformation de la mezzanine ouest.

Avec le Musée du quai Branly inauguré en 2006, à l'initiative du président Jacques Chirac, dont il a pris le nom en 2016, Jean Nouvel signait son chef-d'œuvre des bords de Seine, avec la Fondation Cartier, l'Institut du monde arabe ou encore la Philharmonie. D'emblée, pour cet écrin des « arts non occidentaux » bâti au pied de la tour Eiffel, l'architecte avait voulu se démarquer des salles de musée classiques au profit d'espaces plus personnels ou plus monumentaux. L'environnement est celui d'un grand jardin protégé par une palissade de verre et éclairé par un champ de néons verticaux. Il se ponctue de pilotis peints comme autant d'œuvres autonomes, de courbes ou caissons multicolores suspendus, tel un port par où passent tous les trésors d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques. Un mur végétal évoque une jungle, de multiples claustras permettent un jeu subtil d'ombre et de lumière. À l'intérieur, conduisant au plateau principal, une grande allée serpente, puis, sur ce niveau, un sentier se borde de roches de cuir ménageant des alcôves où s'asseoir et s'informer. Il sépare de vastes aires ponctuées de vitrines, d'œuvres monumentales laissées à l'air libre et de petites chapelles.

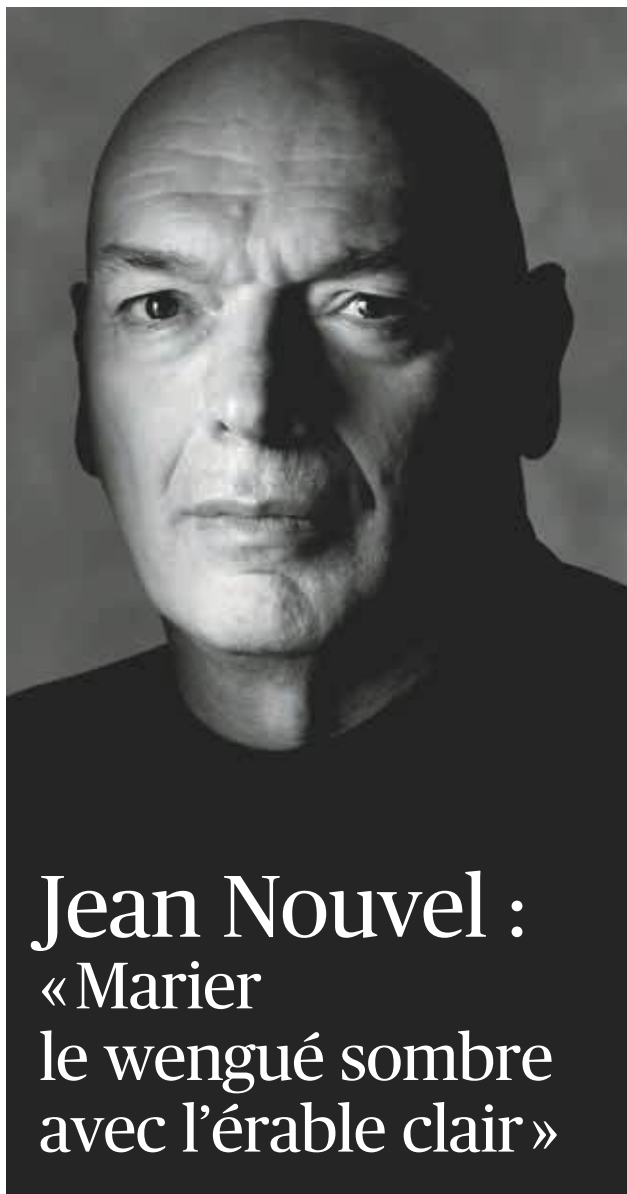
Autant d'audaces qui confèrent au lieu sa personnalité unique. Il en va de même pour la mezzanine ouest, où, en plein accord avec le donateur et

l'institution, Nouvel a pareillement développé une approche intime et privilégiée de la collection, dans une scénographie épurée aux magnifiques effets de transparence laissant toute liberté au regard. En ce qui concerne l'éclairage, toujours tamisé pour accentuer la part mystérieuse des pièces et susciter la curiosité, il est simplement un peu plus lumineux que sur le plateau des collections permanentes, pour un surcroît de confort.

LE FIGARO. - Que représente le Musée du quai Branly-Jacques Chirac dans votre œuvre ?

Quels souvenirs conservez-vous de sa conception ?

Jean NOUVEL. - Le miracle d'un rêve qui s'est réalisé. Un musée où se révèlent les œuvres et objets de civilisations, pour certaines ancestrales et en voie de disparition. Cela grâce à la volonté de Jacques Chirac, un président passionné par toutes les cultures et qui concevait celles-ci à égalité de valeur. Ces objets sont aujourd'hui présentés dans des lumières, des couleurs, des rythmes qui leur appartiennent, et dans un espace qui donne sur un jardin parisien dédié. Une composition végétale que Gilles Clément a interprétée magistralement. Le Quai Branly, c'est aussi un musée construit avec des artistes. Ceux, par exemple, venus spécialement d'Australie à Paris pour exécuter eux-mêmes des plafonds et des terrasses à grande échelle. Si tout cela existe



Jean Nouvel :
« Marier
le wengué sombre
avec l'éérable clair »

avec cette précision, je le dois aussi à la sensibilité de Stéphane Martin, qui a immédiatement ressenti et compris l'importance de l'architecture pour un tel programme culturel. Il a été d'un soutien sans faille. Son successeur à la tête du musée, Emmanuel Kasarhérou, est, sur ce point, fait de la même trempe. Il nous l'a déjà prouvé au Centre culturel Jean-Marie Tjibaou à Nouméa...

Quelles ont été vos préconisations pour l'espace Marc Ladreit de Lacharrière ? Cet espace devient une galerie permanente du musée. La collection qu'elle reçoit est aussi impressionnante qu'émouvante. Elle est un approfondissement, un enrichissement des collections du musée et aussi de son architecture. Elle est située en mezzanine, dans l'immense espace qui accueille l'essentiel des collections des différents continents. Elle se signale clairement par la présence d'une statue située en l'air, au-dessus de l'escalier d'entrée de l'espace. Espace qui bénéficie d'une vue sur Paris et de la lumière sud caractérisée par un jeu de moirages, évocation des vibrations des ombres sous les arbres et des territoires qui sont souvent ceux de ces œuvres.

Comment avez-vous choisi les matériaux et défini la lumière ?

Les matériaux sont principalement le bois et le verre. Le wengué est une essence africaine de couleur brun sombre. Elle était souvent utilisée pour les œuvres et les architectures. Ce wengué contraste avec une autre essence très claire, l'éérable. Ce double choix harmonise la scénographie. Les planchers, les socles et les sièges alternent les deux essences pour créer une composition très identitaire.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE

Une révolution dans l'art d'exposer



Elles ont été surnommées vitrines « auras », tels ces sortes d'émanations atmosphériques lumineuses qui, dans la mythologie, nimbent certains êtres, signalant leur caractère surnaturel et sacré. Semblant se détacher comme des bulles sur leur socle massif revêtu de bois avec une armature métallique, ces éléments de protection changent complètement de ce à quoi on a l'habitude de s'attendre dans les musées. Leur surface épouse la forme spécifique de chaque objet, soulignant ainsi leur qualité plastique propre et augmentant leur pouvoir de présence. Cela tout en répondant aux nor-

mes précises de climatisation et de sécurité. Une première mondiale dans l'art d'exposer.

Jean Nouvel a confié la conception de ces vitrines sur mesure aux artisans milanais d'excellence de la société Goppion Technology. Elles ont été fabriquées chez Clem, une entreprise spécialisée belge, basée à Courtrai, qui a triomphé de cette authentique prouesse technique. On doit déjà, ces derniers mois, à Goppion Technology la nouvelle vitrine du voile de la Vierge dans la cathédrale Notre-Dame de Chartres, les neuf caissons vitrés abritant les plus précieuses épées de samouraï des collections du

Musée national de Tokyo, ceux du Musée de l'Œuvre de la cathédrale de Pise ou encore certaines du Musée ethnologique du Vatican. Même l'écrin présentant la combinaison spatiale du premier homme ayant marché sur la Lune au Musée de l'air et de l'espace de Washington est de son fait.

Quai Branly, Goppion Technology a déjà œuvré pour la réalisation de la monumentale vitrine du silo est, un dispositif modulable qui s'étend verticalement sur plusieurs étages et renferme la collection d'instruments de musique. Quant à Clem, qui a thermoformé et poli à la pièce la

Les vitrines dites « auras » : une prouesse technique réalisée par des artisans milanais d'excellence. « Je ne voulais pas qu'elles se lisent comme une simple protection, mais plutôt comme un écrin », confie Jean Nouvel, qui les a imaginées.

matière retenue, d'une excellente qualité optique, elle ne manque pas non plus d'expérience. Outre des vitrines, l'usine fabrique des pare-brise de hors-bord et de yachts en polycarbonate, des lustres, luminaires et autres panneaux éclairants de grande dimension, voire des loupes géantes.

Mais revenons aux auras. « De telles vitrines marquent à mon sens un nouvel âge de la muséographie, qui fait place à l'œuvre dans toutes ses dimensions physiques et spirituelles, à rebours de certains mirages du tout-numérique », résume Emmanuel Kasarhérou, président du musée.

« Bien sûr, les objets et les œuvres devaient être protégés. Je ne voulais pas que les vitrines se lisent comme une simple protection, mais plutôt comme un écrin, ajoute Jean Nouvel. Ces chefs-d'œuvre irradient, attirent par un vrai magnétisme. Ils impressionnent. Ils dégagent. C'est un véritable trouble qui flotte autour d'eux. Une aura de mystère. L'idée, c'est que la vitrine semble immatérielle. Qu'elle capte seulement quelques subtils reflets de la lumière ambiante et de rares brillances. Je la conçois aussi comme un discret hommage de l'architecture au grand art. »

E. B.-R.